

SINGES

Le plaisir qui vient des animaux

de leur existence

- du fait qu'ils existent -

vient d'abord de ce qu'ils ne sont pas comme nous

de ce qu'ils sont différents :

ce n'est pas seulement que nous partageons le monde avec eux

avec d'autres êtres donc, qui le regardent et le traversent

qui y vivent et y meurent

c'est qu'ils vivent, auprès de nous ou loin de nous

chats ou chauves-souris chiens ou tigres ou singes

dans d'autres mondes.

➤ Or entre tous les animaux le singe a cette particularité

on le sait bien

d'être de nous le plus proche

et ce statut de presque humain,

d'humain non abouti, ou raté,

le prive de ce qu'il est

lui-même et pour lui-même

pas une «altérité» présentée sans fin et sans finesse aux hommes

comme un miroir déformant

mais une différence

un départ

pas *un* départ mais des départs différents des vies différentes, distinctes

selon les espèces et les individus qui les composent

➤ Ainsi, au lieu de considérer tout ce qui chez le singe s'approche
devrions nous considérer tout ce qui chez lui s'éloigne.

Ainsi au lieu de prendre la mesure de ce qu'il sait ou saurait faire

plus ou moins bien plus ou moins comme nous

à savoir : compter, reconnaître des signes,

se regarder dans un miroir, se servir d'un outil, etc.,

devrions-nous peut-être admirer tout ce qu'il fait

et que nous ne savons pas faire, pas faire du tout

tout ce qui de façon certaine constitue son langage et son monde

un monde de plaisirs et de peurs,

de bonds et de retraits

dont nous n'avons même pas idée.

➤ Ce monde peut s'apercevoir
- pas au cirque où le singe est réduit
péniblement à son rôle de double décalé et de clown
offert gratis au narcissisme humain
un peu au zoo où malgré l'enfermement
parfois habilement masqué
il est déjà un peu chez lui
où en tout cas il n'est pas déguisé et n'a
ni tambour ni jupette
où il est lui-même, abandonné à lui-même
dans l'être à l'abandon du zoo
mais là où on peut vraiment le rencontrer
et bien sûr
c'est chez lui, dans la nature,
dans ce qui reste de nature
c'est-à-dire, pour l'essentiel, dans des réserves
- savoir si les réserves, les espaces consentis aux animaux sauvages
ne sont pas eux aussi des sortes de zoos masqués,
c'est une autre histoire,
que nous laisserons de côté
- mais enfin ils sont là, avec les autres,
libres de leurs mouvements
et c'est là, chez eux, devant eux,
qu'il faut parler à leur propos de danse :
d'une incroyable chorégraphie discontinue
de tensions flexibles.

➤ Un jour, dans la réserve d'Amboseli au Kenya
(nous travaillions, Gilles Aillaud, Franck Bordas et moi,
à *l'Encyclopédie de tous les animaux, y compris les minéraux*)
j'arrêtai la voiture pour admirer avec mes compagnons
une petite troupe de vervets qui se tenait sur le bord de la piste
(les vervets sont de petits singes très beaux et très agiles,
de véritables concepts de singes)
et ces vervets,
au lieu de se prêter craintivement et à distance à l'observation,
à l'exception d'une mère portant son petit
et qui resta à quelques pas,

se ruèrent alors sur la voiture
dont les fenêtres étaient restées ouvertes
s'y livrant à des tentatives de chapardage et à des acrobaties,
pas des acrobaties d'acrobates de notre espace
mais des obliques et des courbes qui venaient
couper notre espace, le triturer et le réduire en miettes :
aucune frontalité, aucun point de fuite, aucune perspective
aucune précaution, aucune géométrie
mais un festival *all over* de ruptures comme s'ils avaient grimpé
le long de rubans de Moebius virtuels
ou saisi des lianes incolores
se comportant le long de ces voies élastiques et discontinues
comme des projectiles
c'est-à-dire comme des *envoyés*
des envoyés d'un autre espace
sans commune mesure avec le nôtre

espace pourtant frappé par des mains, des queues et des pattes
par de petites mains noires aux ongles finement manucurés
mains qu'il peut arriver, et cela arriva,
de serrer, bonjour, dans un moment de répit
dans une pause du ballet improvisé :

➤ contact passager et frêle avec eux, avec leur monde.
On serre la main d'un ami, on sait qu'il se méfie,
qu'il est prêt à trahir aussitôt par un bond en retrait
le contrat silencieux qu'on vient de nouer avec lui,
avec ses petits yeux vifs mais la chose a lieu,
a eu lieu et c'est comme si l'on avait touché
quelqu'un qui habiterait à l'intérieur d'un labyrinthe
qui pour nous n'est qu'une boîte optique
et qui connaîtrait chaque coin ou recoin de ce labyrinthe
labyrinthe ou structure, il faut le dire,
écrite dans les trois dimensions de l'espace
la surface n'existant pas pour les vervets
qui se meuvent dans une marelle spatiale
fragile et déconcertante

➤ Ce qui est dit du vervet valant aussi, par exemple,
pour le colobe, mais
seulement jusqu'à un certain point
et d'abord parce qu'au colobe on n'irait certes pas serrer la main :
plus grand que le vervet, il est, lui, un roi-voleur
qui se joue de tout dans les hauteurs suspendues
on dirait, à le voir sauter de branche en branche
avec une précision de saltimbanque hyper-entraîné
souple, tellement souple,
qu'il vient de voler un manteau
et qu'il l'emporte vers la canopée
mais ce manteau justement est à lui
il est ce manteau noir et blanc qui virevolte
énorme cape dont il se sert presque comme d'une voile
qui faseyerait légèrement dans les descentes.

Solo dansé Jonas

➤ Ce qui vient à l'esprit quand on voit le colobe
c'est tout ce que notre fameuse posture
- la station debout du bipède confirmé -
a dû abandonner pour être
tout ce qu'elle a dû laisser sur les côtés et rejeter
à commencer par cette longue queue enroulante et tactile
qui, chez le colobe, se termine par un toupet blanc
et remplace allègrement le pouce
qu'à la différence des autres singes, il n'a pas.

➤ Sans doute est-il instructif et intrigant de constater
que chimpanzés ou bonobos se servent de casse-noix
mais peut-être pourrait-on aussi ne pas oublier que la queue est un outil
un outil et une parure pour nous totalement perdus

➤ Avec les vervets et les colobes
(ou les merveilleux magots de l'Atlas qui se désaltèrent en hiver avec des
feuilles couvertes de givre qu'ils sucent comme des esquimaux)
nous ne sommes pas du côté hominien
nous ne sommes pas vraiment du côté de ce qui chez les primates
entraîne aux comparaisons avec l'homme
et c'est même pour cela que je les ai choisis
pour la libre et agile façon dont ils écrivent leur différence
en se laissant glisser sur les fibres d'air de la forêt ou de la savane

Extraits Rousseau : Discours sur l'origine de l'inégalité

Tout animal a des idées puisqu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère à cet égard de la bête que du plus au moins. Quelques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête ; ce n'est pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme reperdant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa perfectibilité lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ? Quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner. La nature commande à tout animal, et la bête obéit. C'est ainsi qu'un pigeon mourrait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un et l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer. La bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui serait avantageux de le faire, quand l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi que les plus dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre et la mort ; parce que l'esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore, quand la nature se tait.

Entrée avec les sacs Tatis : Deleuze

➤ Le visible n'est pas une image, ça ne fonctionne pas comme une image.

Il n'est pas ce qui est devant nous le Visible, , mais ce qui nous entoure, nous précède et nous suit. Sous les yeux le visible se présente comme cette absence de bords et de cadre qui n'est ni un volume ni un simple contenant, mais une vibration, un suspens à l'intérieur duquel le temps a lieu, à des rythmes variables. Ces rythmes du temps forment (tissent) la trame de l'apparence. Le visible est l'ensemble de tous les récitatifs qui fabriquent l'apparence. Ce sont des réseaux, des enchevêtrements, des systèmes de marelles infinis, des puissances d'échos, de ricochets. A l'intérieur de ces systèmes qui tous ensemble forment une gigantesque et indéfaisable pelote, il y a quantité de trous, de cachettes, de fils non tirés. *Phusis kruptesthai philei*. Chaque animal habite le réseau des apparences à sa façon, c'est-à-dire qu'il s'y cache. «Nature aime à se cacher» *Phusis kruptesthai philei*. Alors là le fragment d'Héraclite - l'Obscur - devient la clarté même. La cachette est la règle d'or de l'habitation du monde où, pourtant, tout finit par se voir. Le visible recèle le caché, ils sont inséparables. Le caché est pour ainsi dire l'intimité du visible, et l'on pourrait même dire qu'il est son penchant.

Phusis philei... Cette propension de *phusis* à se cacher est aussi décrite par Héraclite comme la trame profonde qui la soutient : «La trame cachée est plus forte que celle qui se voit» dit le fragment 54. Là encore on pourrait évaluer les animaux comme les passeurs qui, en allant sans cesse d'une trame à l'autre, établissent l'ensemble des choses qui sont en vie comme un tressage infini de visible et de caché. Vivre, en effet, c'est pour chaque animal traverser le visible en s'y cachant : des animaux, la plupart du temps, on ne voit qu'un sillage, et l'espace de nos rencontres avec eux, lorsqu'ils sont sauvages, est toujours celui de la surprise et de la déception. Ils surgissent, ils sont dans l'ordre du surgi, mais rarement pour qu'à partir de là un déploiement soit rendu possible et s'enclenche. Au caché, d'où ils viennent, ils retournent, et souvent le plus vite possible, avec une incroyable et élégante dextérité.

Ne plus avoir la possibilité de se cacher, être soumis sans rémission à un régime de visibilité intégrale, c'est à cela que le zoo condamne les animaux qui y sont enfermés. La cage est le contraire absolu du territoire.

➤ *Un territoire, c'est une aire où se poser, où chasser, où errer, où guetter - mais c'est aussi et peut-être premièrement une aire où l'on sait où et comment*

se cacher. La cage est le contraire absolu du territoire, non seulement parce qu'elle ne comporte aucune possibilité de fuite et d'évasion mais d'abord parce qu'elle interdit le libre passage de la visibilité à l'invisibilité, qui est comme la respiration du vivant.

➤ la cage de scène, puisque c'est son nom, devient l'équivalent d'un piège où les acteurs sont pris - tout le jeu consistant dès lors pour eux à ne pas tomber dans la profération, à rester dans cette visibilité contrainte, indiscrete, subie qui est le souvenir de l'invisibilité.

➤ C'est qu'au théâtre aussi la trame cachée est la plus forte pour reprendre l'expression d'Héraclite, c'est entre les voix, entre les corps et traquée dans cet espace à la fois infini et fermé du plateau qu'un territoire s'expérimente, chacun le marquant comme il peut, chacun rêvant de s'en extraire par un chant ou un silence encore plus creusé.

commentaires improvisés

La présence elle-même, loin de pouvoir être consignée, encagée ou mise en scène dans la visibilité pure et simple, se décline en une gamme infinie qui comporte l'éclipse, l'intermittence, l'effacement.

➤ Pour l'essentiel, tout ce qui signale la présence des animaux a partie liée à d'autres vecteurs sensoriels que ceux de la vue. L'espèce humaine étant rarement la mieux lotie, là où les animaux flairent, fraient, écoutent, devinent, palpent, dans ce prodigieux théâtre d'inquiétude qu'est pour eux, tout autour d'eux, l'ouvert où ils sont jetés, nous n'avons, nous, souvent (sauf par la vue), que de faibles entrées...

➤ La bande-son par exemple, même si elle est là en continu et en sourdine, un peu confuse, un peu mêlée, c'est la nuit justement qu'elle s'éveille. La nuit, qui est de la visibilité retirée, diminuée. Même si nous savons que des messages ne cessent de circuler d'un bout à l'autre, non seulement nous ne les comprenons pas, mais ils appartiennent à un registre qui, du cri au chuintement, via des halètements mais aussi des chants, se déroule tout entier, comme sens, en dehors de ce que nous pouvons rabattre sur des significations connues ou imaginables : ce qui fait que la bande-son du monde animal avec son effet de concert discontinu, demeure pour nous suspendue dans l'infinité de son sens - en tant que pure énigme, en tant que pur visage sonore de l'énigmatique présence de ces autres que nous.

Texte Jonas :

➤ Au zoo d'Amsterdam

la partie réservée aux orangs-outangs comporte un espace central,
sorte de pavillon donnant
pouvant donner l'illusion
que par les grands singes roux on est entouré.
Or lorsque j'ai visité ce zoo
où je me souviens aussi des lycaons ou des ibis rouges
se tenait dans ce pavillon une demeurée
une «handicapée mentale» comme on doit dire
et il était clair qu'elle n'était pas là de passage
mais que de ce pavillon entre les grands singes
elle avait fait sa demeure
sa demeure de demeurée

trouvant parmi eux,
quoique séparée par les barreaux ou les vitres des cages
les repères et les assises,
les protections dont elle avait besoin pour vivre
toute idée de «nourserie» étant exclue de ce partage
visiblement elle attendait qu'on parte
pour elle les visiteurs étaient des intrus
qui venaient déranger l'équilibre ou la rêverie,
perturber l'horizon qu'elle avait trouvé là
avec ces étrangers lointains venus de Bornéo
et devenus pour elle des familiers moins effrayants que les hommes

de telle sorte qu'assez vite on la laissait en effet tranquille
peut-être pas chez elle mais du moins
dans cet espace qu'elle avait inventé et qui était celui de sa relation
mystérieusement fraternelle avec les orangs-outangs.

➤ En aucun cas je ne cherche à dire qu'elle était singe
ou même en voyage dans un devenir-singe
en aucun cas non plus je ne veux dire
que les singes seraient, eux, eux aussi, des demeurés
restés un barreau plus bas que nous dans l'échelle montant vers l'homme
et je ne veux pas le dire parce que d'abord cette échelle n'existe pas

ou que si elle existe il faut la casser ou la remiser
ne plus en vouloir en tout cas, ne plus croire qu'on l'a grimpée
il n'y a ni haut ni bas
et surtout pas une hauteur où nous seuls nous nous tiendrions
revenus de tous nos errements de bêtes
de tous nos compagnonnages avec les bêtes.
Ce qu'il y a ce sont des positions, des niches, des lieux, des territoires
et des errances, des pelotes du monde à chaque fois différentes
et qui jusqu'à il y a peu se toléraient, cohabitaient

➤ mais ce que je peux dire
c'est que cette demeure
au visage apeuré
avait fait sa niche
dans la niche lichéneuse des oranges-outans
et que c'était là sa décision et son bonheur
et qu'elle montrait par là même un chemin,
un chemin que l'on ne se sentait pas en droit de couper.

➤ Ce qui compte avec les bêtes
c'est le voyage immobile qu'elles sont
et que nous pouvons faire avec elles
dans des régions de l'être inconnues ou incomprises
insoumises
où la frivolité, la douceur, la cruauté, la grâce, le caprice
la mélancolie, la pensée ont leurs points d'ancrage,

➤ Voyager avec les bêtes, dans les bêtes
dans leur mondes,
dans leurs bulles
c'est bien le moins, nous remue
nous promène dans les cachettes visibles
où elles se tiennent et ne nous attendent pas
car nous, les derniers, les tard-venus
nous devons nous demander sérieusement
si nous sommes venus pour autre chose que pour nous débarrasser de
tout l'encombrant cadeau des existences qui nous ont précédés et
accompagnés pendant si longtemps

LE TRIMARDEUR poème de NORGE

Bonjour, bonjour, brontosauve.
Ca fait longtemps qu'on s'est vu.
Moi, tu sais, j'existe encore
Et toi, tu n'existes plus.

Face à ton malheur, j'endure
Un peu de mélancolie ;
Tu faisais bonne figure
Dans la fougère en folie....

Il reste les souvenirs...
...Tes vieux marais pleins de crimes.
Tu beuglais sans avenir ;
Je trimais comme je trime.

Quand la foudre saccageait
Ta peau de ses rouges stries,
Tu dormais ; moi je forgeais
Mes terribles industries.

Ah, ces forêts spongieuses
Qui clignent de lents sommeils
Sont la paillasse où se gueuse
Ton gélatineux sommeil.

Tout engourdi, tu pissais,
Mal nourri de boue amère.
Ce qui fait bien manger, c'est
La guerre, mon chou, la guerre.

Je frappais, luttais, trimais,
Tuais, tordais, tout en nage.
Et trimant plus que jamais,

Je survis, grâce au carnage.

Prenant distance des pôles,
Ruse et vigueur à mon clan,
Ma tête sur ton épaule
Mais mon couteau dans ton flanc.

Dormir ! Tu dormais ta vie,
Ruminant infiniment
Ton ciel vert, tes eaux croupies
Et tes flasques aliments.

Tant de siècles de lésine
A pourrir dans tes urées
A puer dans tes urines
Ca ne pouvait plus durer.

Dormir ! tu dormais ta vie,
Ruminant infiniment
Ton ciel vert, tes eaux croupies
Et tes fangeux aliments.

Lourd monument, tu croyais
Que pour ta gueule d'abîme
Les raisins gonflaient aux cimes.
Or les chacals aboyaient.

Tu rêvais, grand saugrenu ;
Eux rongeaient tes lards célèbres
Et puis d'autres sont venus
Qui te rongeaient les vertèbres.

T'es grand, t'es fort, mais t'es bête.
Exister, doux paysan,
C'est se donner une fête
De feu, de rage et de sang.

Va dormir, dormir encore.
Que tes boyaux historient
De fientes multicolores
Ta croupe et tes armoiries.

Adieu, gros tétard, salut !
Dors maintenant dans des livres.
T'étais trop feignant pour vivre
Et les temps sont révolus.

➤ Aucun discours sur les bêtes en général
ou sur les singes en particulier
ne pouvant plus aujourd'hui éviter la question
la question qui vient du nombre,
du nombre peau de chagrin
de toutes ces bêtes, de tous ces singes
puisque'il s'agit désormais pour eux
de destruction massive, de territoires menacés ou détruits,
d'assassinats purs et simples ou de trafics
puisque avec eux nous ne pouvons plus compter
par grandes masses
ou par grandes disséminations
mais presque par unités
quelques milliers, quelques centaines, parfois quelques dizaines
d'individus.

➤ C'est ce qui nous reste quand nous parlons des tigres
ou de certains oiseaux ou de certains singes,
comme le gorille ou l'orang-outang justement,

➤ de telle sorte que face à l'hypothèse
désormais tout à fait fondée
d'une planète sans singes et sans animaux sauvages
nous devons nous demander si le clone n'est pas déjà là parmi nous

dans ce qui s'édifie et prospère sur l'éradication du divers
divers ou diversité, variété, bigarrure
dont le singe, les singes ne sont pas le masque mais le visage
visage changeant et immédiatement agissant
si proche du nôtre justement
que l'effroi de la différence en ressort augmenté.

➤ Ni dieux ni bêtes disent d'eux aujourd'hui, tout contents
les hommes,
alors qu'il faudrait plutôt les plaindre d'avoir su perdre aussi facilement
le dieu dans la bête et la bête dans le dieu
et en eux l'un et l'autre

➤ Sur les lieux de l'art
qui sont les lieux où l'on se souvient de cette perte
où l'on essaie d'en faire quelque chose
quelque chose de bien
accueillir d'une manière ou d'une autre les singes c'est,
par-delà l'acte écologique muet,
tenter de faire bouger la frontière, l'effacer
en suivant les singes sur la piste incertaine où ils avancent,
comme des objets philosophiques complets
et peut-être aussi comme des philosophes
c'est-à-dire comme des insondables.